



PQ  
2635  
052V7





















LE VOYAGE  
DES  
AMANTS

UOT

27/6/24

*pour Gabrielle.*

DU MÊME AUTEUR :

*POÉSIE*

LA VIE UNANIME.  
UN ÊTRE EN MARCHÉ.  
ODES ET PRIÈRES.  
EUROPE.

*ROMAN ET PROSE*

LE BOURG RÉGÉNÉRÉ.  
PUISSANCES DE PARIS.  
MORT DE QUELQU'UN.  
LES COPAINS.  
SUR LES QUAIS DE LA VILLETTE.  
DONOGOO-TONKA ou LES MIRACLES DE  
LA SCIENCE.

*THÉÂTRE*

L'ARMÉE DANS LA VILLE.  
CROMEDEYRE-LE-VIEIL.

R 757 vo

JULES ROMAINS  
LE VOYAGE  
DES  
AMANTS

TROISIÈME ÉDITION



167731.  
-----  
25. 11. 21

PARIS  
ÉDITIONS DE LA  
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE  
35 ET 37, RUE MADAME. 1920

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES, 128 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIERE SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL LAFUMA DE VOIRON, AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT 8 HORS COMMERCE, MARQUÉS DE A A H, 100 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE I A C, 20 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE CI A CXX ; 990 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA DE VOIRON, DONT 10 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE a A j, 800 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE, NUMÉROTÉS DE 1 A 800, 30 EXEMPLAIRES D'AUTEUR, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 801 A 830 ET 150 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 831 A 980. CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

PQ  
21635  
052 V7

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE  
COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD 1920.

I

**DIALOGUE  
DE VEILLÉE**





# L'INQUIÉTUDE

Ne te semble-t-il pas que la table est petite,  
Ce soir, entre nous deux ?  
Plus petite qu'hier et que les autres jours ?

Qu'est-elle devenue, la douce immensité  
Qui est parfois entre nous deux,  
Et qui tente comme un pays à conquérir ?

Tu te rappelles cette façon d'être loin ?  
Alors chaque regard a l'élan d'un voyage,  
Et l'on sent dans l'amour une trace d'exil.

Quelque chose est absent qui était entre nous.  
L'espace merveilleux a fui comme un oiseau :  
Tes yeux levés en vain cherchent où le reprendre.

— Tu te trompes, je suis heureuse ;  
Rien n'est absent quand tu es là.  
Si j'ai regardé vers le mur,  
C'était pour voir où va ton ombre ;

Et lorsque j'ai levé les yeux,  
Je cherchais avec ma mémoire  
Un plaisir que me font tes yeux.

— Je ne sais pas pourquoi tout m'interroge ainsi ;  
Tu ne sais pas non plus pourquoi ton cou palpite.  
Que te dirai-je ? Il me semble, confusément,  
Que notre âme ce soir est inquiète de nous.

Nous sommes, à nous deux, comme un objet trop lourd  
Qu'on a mis au hasard sur un meuble glissant ;  
Nous ne possédons pas fermement notre place,  
Et, sans que rien nous frôle, ni geste, ni souffle,  
C'est notre poids, soudain, qui va nous emporter.

— Tiens ! Devine à quoi je pensais ?  
A ce voyou qu'on vit à Londres,  
Une fois, derrière la Tour,  
Et qui peignait sur le trottoir  
L'image du soleil couchant.

# L'IMPATIENCE

— Comme les murs sont attroupés autour de nous !  
Je voudrais écarter un peu leurs panses dures  
Qui font une chaleur d'étable autour de nous.

Écoute le dehors qui pépie et murmure ;  
Les trains miaulent, et les chattes amoureuses ;  
Des forces qui passaient meurent avec des rires,  
Et la nuit rit au vent qui lui baise les reins.

— C'est vrai. La pièce n'est pas grande.  
Je ne l'avais jamais senti  
Comme ce soir que tu m'en parles.  
Mais je vais ouvrir la fenêtre,  
Et de l'espace rentrera.

— Le bonheur de la terre est ailleurs qu'ici.  
Tu vois. J'ai posé la lampe sur la table,  
Devant la fenêtre que tu as ouverte.  
Un courant d'air a fait sursauter la flamme ;  
Mais pas une bête du soir n'est venue.

Ah ! si la maison  
N'était que mon corps,  
Si ce que je veux  
Passait dans les pierres,  
Si je les avais  
Comme cette peau,  
Toute la maison  
Bougerait d'un pas.

Si Paris n'était que mon corps,  
Si les quartiers tenaient à moi  
Comme le corps tient à la tête,  
Si les rues et les boulevards  
Étaient la suite de mes mains,  
Tu entendrais soudain le bruit  
D'une fracture d'horizon.

# LE DÉPART IMAGINAIRE

— Viens me raconter une histoire.  
Parle-moi d'un autre pays.  
Fais-moi croire qu'on n'est plus là.  
Je vais me mettre dans le coin.  
Tu verras comme je suis sage  
Les pieds sur le pouf de Turquie,  
Et le dos contre les coussins.

— Oui, mais que te raconterai-je ?  
Une histoire qui n'est pas vraie ?  
Une histoire vraie ? Un voyage ?

Veux-tu que je parle de Londres ?

— Londres ? Je me rappelle trop...  
Ce sera pour un autre jour.

Transporte-moi dans une ville  
Où je ne sois jamais allée.

— Si tu veux, parlons de Marseille.

# MARSEILLE

On est dans une chose épaisse et engorgée ;  
On pense être la chair d'un cou plein de sang âcre,  
Un cou trop court que de l'étoffe rêche irrite,  
Un cou qui a trop chaud, qui se tourne, et qui sue.

La foule grouille lentement et colle au sol ;  
Le bas des murs reste poisseux de l'empoigner.

Et tout ça, c'est la Cannebière,  
où tu étouffes.

— Tais-toi ! je ne respire plus.  
J'ai les oreilles qui me brûlent  
Et le front moite, en t'écoulant.  
Ne me parle plus de Marseille !

— Il me faut dire le plus beau.

Je n'ai pas encore parlé  
Des cafés de la Cannebière.

La foule, à l'étroit dans la rue,  
Pénètre le plein des maisons.

Il se fait des poches de foule  
Qui pendent, molles et tremblantes.

Et le pouce y enfoncerait.

— Je vais avoir un haut-le-cœur.  
Ne me parle plus de Marseille !

— Tu n'en sais pas encore assez.

Il faut monter sur la colline  
De Notre-Dame de la Garde.  
Tout Marseille cuit dans son creux.  
Tu dépasses, l'un après l'autre,  
Les crans d'un escalier torride.  
Une pression te soulève.  
C'est par la chaleur que tu montes ;  
C'est par le soleil que tu veux.

— Tais-toi !

— Ne faiblis pas trop tôt !  
Voici de quoi te rafraîchir.

Tu es debout sur le sommet.  
L'horizon pèse dans tes mains  
Comme un bol empli jusqu'aux bords.  
La mer, la terre mélangées  
Arrivent ensemble à ta bouche.  
Tu bois debout sans te pencher.  
C'est une boisson mal liquide,  
Une espèce de jus d'écorces.  
Elle fait du bien à ton corps.  
Tu bois.

Et Marseille n'est plus  
Qu'un peu de lie amère au fond.



# LA COLLINE AUX PORTES DE BREST

— J'aime mieux un autre pays.

— T'ai-je parlé d'une colline  
Qui est à Brest, devant la mer ?

D'abord, on franchit les remparts  
Par la porte de l'Orient.

On découvre ensuite un chemin  
Qui n'a pas d'arbres, et qui tourne ;

Un chemin tout simple, tout nu,  
Mais mystérieux comme un signe.  
Il fait un coude vers la droite,  
Puis nous sommes où je t'ai dit.

Je venais m'y asseoir à la fin des journées  
Sur un bout de rocher herbeux. Derrière moi,  
De petites maisons battaient comme des cœurs.

Je voyais le commencement de l'Océan.

Il s'enracine dans la terre,  
Par une rade verte et ronde,  
Comme une plante à tubercule.

Il rongc la ville de Brest,  
Et le sol des anciens villages.  
Il en use pour sa croissance.  
Il sait en faire quelque chose  
De magnifique et d'oublieux  
Que jamais je n'ai pu aimer.

Ce n'est pas lui que je venais voir.  
Je regardais les feux dans le port.  
L'allumage, au loin, d'une lanterne  
Me touchait le cœur distinctement.  
Et je sentais se poser sur moi,  
Comme des gouttes l'une après l'autre,  
Les fanaux des navires à l'ancre,  
Les petits éclats poignants des phares,  
Ou là-bas, vers l'est, une bouée  
Aussi douce que les vers-luisants.

Mais je ne puis pas te dire  
Combien j'aimais les maisons

Qui étaient sur la colline,  
Ni combien je languis d'elles.

Elles avaient des jardins  
Qui se défaisaient le soir,  
Qui se dénouaient la nuit,  
Qui tombaient sur mes épaules.

Une ruelle descend  
De la colline à la mer ;  
Elle sort d'entre les murs  
Comme un filet d'eau de source.

J'y passais au crépuscule.  
Nous étions trois jeunes hommes.

Je jouais sur une flûte  
Un air plus vieux que la ville.  
Et puis, nous chantions ensemble.

Un chien blanc, taché de noir,  
Bondissait derrière nous.

— Tu pensais beaucoup à moi,  
Avec ton chien, et ta flûte,  
Et le chant des jeunes hommes !

— Bah ! Je n'étais pas heureux.

Je me rappelle une fois :  
Le jour finissait en pluie.  
Je voyais, par une vitre,  
Une allée, entre les arbres  
Du plus beau de ces jardins.

Les feuilles versaient aux feuilles  
Des gouttes qui m'ébranlaient.

J'allais avoir du bonheur ;  
Lorsqu'il me vint la mémoire  
D'une rue en pente douce  
Qui sort avec naturel  
D'un trop violent carrefour.

Il me sembla que j'étais  
A l'angle de cette rue  
Dans le printemps de Paris.

Je me vis sur le trottoir  
Vers l'heure d'avant la nuit  
Quand les mouvements remontent.

Une pluie joignait les hommes  
Comme un songe intermédiaire,  
Et l'on n'allumait encore  
Que le dedans des boutiques.

Je faillis pleurer d'exil.

# LE PROJET

— Es-tu heureux, maintenant ?

— Heureux ? puisque je soupire...

Mais le tréfonds de mon cœur  
Ne manque pas d'espérance.

La lumière de tes yeux  
Semble annoncer un départ ;  
Et le plancher tout à coup  
A craqué comme un ponton.

Déjà, c'est la fin d'une erreur.  
Nous faisons comme si Paris  
Achevant son repas antique  
Avait absorbé l'étendue,  
Et comme si, toute distance  
Lui devenant intérieure,  
Nous n'avions qu'à nous en nourrir  
Par un secret allaitement.

Je m'asseyais à la terrasse  
D'un petit café de la Butte.  
Le monde ne m'inquiétait plus.  
J'étais certain de ses limites.  
Je le prenais avec ma main,  
Par sa rondeur, comme le verre ;  
Je le buvais, comme le vin.

L'espace était surnaturel.  
L'espace était hostie.

Une âme

Le recevait par communion  
Tout entier dans une parcelle.

Et c'était bien la vérité.

Mais voilà qu'autre chose est vrai.

Tout l'espace n'est pas à prendre,  
En un seul moment, d'un seul coup,  
Comme un verre ou comme un baiser.

Le monde est vaste, bassement.  
Il est le monde pas à pas.

Si nous partions pour Amsterdam ?





II

CHEMIN FAISANT



# ODE EN EXPRESS

Des chocs profonds  
Secouent  
La tête et les  
Entrailles.

Ce sont les roues  
Qui butent  
Contre le bout  
Des rails.

Cri du sifflet  
Trop court,  
Tu fais au front  
Un trou !

Comme un écrou  
Sans rouille,  
Le cou tient mal  
Au tronc.

Les joints du corps  
Qui bâillent  
Vont tout à coup  
Céder.

Le train aux dents  
De loup  
Mord notre couple  
Et crisse.

Ah! Laissons-lui  
Sa proie !  
Désaltérons  
Sa soif !

Que notre joie  
Gonflée  
Lui crève dans  
La bouche !

# LA JOIE DU VOYAGEUR

Qui peut nous empêcher  
D'être heureux et de rire ?

Chaque instant de ce jour  
Est présent tout entier.

Je n'ai d'autre mémoire  
Que de t'avoir aimée,

Et d'avoir ri déjà  
Quand il faisait soleil.

Le passé qui nous suit  
Est moins long que le train.

Le regret le plus lourd  
Danse dans le fourgon.

Des escarbilles d'or  
Sortent de la machine.

Elles mettent le feu  
Aux herbes du talus.

Sens le doux avenir  
Te souffler sur la joue,

Comme un petit enfant  
Qu'on embrasse dix fois.

Songe à ces beaux pays  
Que nous allons connaître,

A ce repli du monde  
Qui nous caressera,

Et quelle ivresse c'est  
D'entrer dans une ronde,

Une ronde au printemps  
De villes délacées.

# L'INSOLENCIE DU VOYAGEUR

Examine avec insolence  
Nos voisins du compartiment.  
Cette dame qui se balance,  
Par un signe fais-lui comprendre  
Qu'elle va perdre un de ses seins.

Ce petit monsieur décoré  
Qui promène un regard de singe  
Sur une feuille de finance,  
Ne lui laisse pas ignorer  
Qu'il a le crâne en fer de lance.

Quant à ce brigadier gendarme  
Qui de son nez à sa moustache  
Suspend une larme de morve,  
Si par les mots ou par les coups  
Tu n'obtiens soudain qu'il se mouche,  
Je tire le signal d'alarme !

# ANOR

Entends vibrer autour de nous  
La dernière gare française !  
Entends ! Anor vibre et fredonne  
Comme un clairon qu'emplit le souffle.

Nous sortons d'Anor comme un chant  
Dont résonne la vieille Ardenne ;  
Nous sommes chantés en cadence  
Par le cuivre de ce clairon.



# DANS LE PETIT WAGON BELGE

Tandis que t'appuyant à la vitre brouillée  
Qui sait donner au jour la douceur d'un regard  
Tu guettes, comme le chasseur guette un chevreuil,  
Le passage de la frontière dans les bois,  
Et que, malgré le train qui me cogne le dos,  
Je fais peser toute mon âme au même point  
Pour deviner si quelque chose va finir  
Et si commencera quelque chose,

des hommes,

Prisonniers avec nous de ce lieu fugitif,  
Nous entourent d'une pensée où l'on a chaud.

Ils sont nés avant nous, dans une autre patrie.  
Ils vivent. Le milieu de leur face barbue  
Tient une pipe courte et fait un bruit de mots.  
Tu ne vois pas leurs yeux qui se collent sur nous  
Comme des mouches bleues sur des pêches sucrées.  
C'est en vain que ton âme est penchée au dehors.

Ramène-la. Ne cherche pas à te défendre.  
Sens l'impalpable exil nous entrer dans la peau,  
Imprégner l'épaisseur de la chair, membre à membre;  
Sens-le monter comme la force du sommeil  
De tes pieds à ton cœur, et de ton cœur au mien.

# LE CHANGEMENT DE TRAIN

Qu'ont-ils crié ? Qu'ai-je compris ?  
Encore un changement de train ?  
Ces gens-là veulent notre mort !  
Passe devant. N'oublions rien,  
Ni le sac noir, ni ton amour.

Que de soucis ! Qu'allons-nous faire ?  
Un train attend sur l'autre voie.  
Non, ma fille ! je ne puis croire  
Un seul instant qu'il soit le nôtre.

Sa locomotive difforme  
Fume avec affectation,  
Telle qu'un banquier cul-de-jatte  
Fier d'un cigare à bague d'or.

Adressons-nous au chef de gare  
Dont la stature orne le quai.  
Toute science doit tenir  
Dans le boisseau de sa casquette.

# L'ARRÊT D'UNE HEURE

C'est par ici que l'on sort de la gare.  
La ville dont nous avons le désir  
Commence au-delà de cet homme vert.

Encore dix pas et tu vas la voir.

Mais qu'il serait mieux de la pressentir !

Elle se contient dans un peu d'espace.  
Le soleil qui la chauffe et qui la presse  
Développe son plus secret parfum.  
Par la force du soleil à midi  
L'esprit de sa masse bout et transpire.

Les murailles qui nous séparent d'elle  
Sont, comme l'étoffe de ton corsage,  
Toutes moites de la chair qu'elles couvrent.  
Il faudrait palper ce contour de murs,  
S'exciter jusque dans les profondeurs  
Par le retard et l'avant-goût  
De la possession heureuse.

Mais nous passons avec les autres.  
La valise me frappe aux jambes.  
Je tends à l'employé vert sombre  
Deux carrés de carton vert clair.

Une rue creuse, trop légère,  
Futilement coloriée  
Se dérobe sous notre poids.  
Je m'amuse qu'elle nous porte  
Sans but et sans stabilité  
Comme un canot qu'on loue à l'heure.

— Tiens ! Regarde l'église  
Et le clocher gonflé !  
On dirait qu'un citron  
Est tombé sur la flèche.

Tous les gens du dimanche  
Qui passent dans son ombre  
Ne s'aperçoivent pas  
Qu'il a l'air d'un citron.

— N'allons pas plus avant ! Résiste  
A l'intention de la rue.  
Ce café-restaurant trapu  
Nous offre un solide repos.

Je vais m'asseoir non sans calcul  
Sur la chaise qui fait le coin.  
Mets-toi juste en face de moi  
Et ménageons un doux mystère.

Je tourne le dos à la place,  
Et n'en vois rien avec mes yeux :  
Pas une maison, pas un homme,  
Pas l'écume d'un mouvement.

Mais tes yeux brillants d'appétit,  
Tes yeux d'enfant gourmand l'absorbent  
Comme un gâteau multicolore  
Dont on ne mange pas chez nous.

Elle pénètre dans ton corps ;  
Elle s'y confond à toi-même ;  
Voici déjà qu'elle s'exhale  
Avec ton souffle et ton odeur.

La peau de mon visage accueille  
Par mille ouvertures charmées  
Cet arôme de double vie.

Et si je sentais qu'il m'échappe,  
Je soulèverais ta voilette,  
Et je le prendrais sur tes lèvres.

# LA SOMNOLENCE DU VOYAGEUR

Je te reconnais sans trop de peine :  
Ce sont bien tes cheveux et tes yeux,  
Et ta manière de me sourire.

Mais que dirons-nous de l'ombre vaine  
Qui a l'air d'être l'un de nous deux,  
Qui se penche, se tourne et soupire ?

Que dirons-nous de moi, mon enfant ?  
Que faire pour ne pas tout confondre ?  
Rien ne m'assure que je sois là,  
Pas même ton regard vers ma face,  
Et pas même ton amour fidèle ;

Puisqu'au lieu du vivant que tu aimes,  
Puisqu'au lieu de moi je ne sens plus  
Qu'une sorte d'abîme où tournoient  
Des oiseaux qui ont sommeil aux ailes.

# L'ENTRÉE DANS LE TUNNEL

— Te souviens-tu si l'église  
Est au milieu de la place ?

Je l'ai regardée assez  
Pour m'en souvenir cent ans.  
Mais un quart d'heure a passé :  
Tout n'est plus qu'un doux oubli.

— Las ! Que me demandes-tu ?  
Quelle place ? Quelle église ?  
Un tunnel va nous gober.  
Relevons vite la glace.

— Pauvre ville ! Plus je cherche  
Et moins je me souviens d'elle.  
Figure-toi, dans ma tête,  
C'est pareil à ce tunnel :

Les choses tout à côté  
Je les vois sous des lumières ;



Mais le reste est une nuit  
Qui se défait de mon corps.

— Le temps coule avec largesse,  
Et cependant rien ne dure.

Il s'évapore à mesure  
Comme l'eau d'un arrosoir  
Sur une route d'été.

Jamais l'on ne fut si jeune.  
Vingt-cinq ans ne font pas même  
Un déjeuner de soleil.

Saison buveuse d'instant,  
Je m'abandonne à tes souffles !  
Le règne viendra trop tôt  
De l'hiver plein de mémoire.

# LA SORTIE DU TUNNEL

— Approche-toi davantage.  
Passe tes bras à mon cou  
Et baise-moi sur la bouche.

Le vieux Belge n'entend pas  
Car il a l'oreille dure.  
L'Allemand voit moins encore :  
Il a quitté ses lunettes.

Oh ! Tu te sauves déjà ?  
Il me fallait un baiser  
Aussi long que le tunnel.

— Sois décente avec l'Europe.  
Une clarté presse l'ombre,  
Et de nouveau le jour rond  
Va bondir hors de la terre.

— Dis-moi que nous sommes heureux !

— Heureux ? Sans doute.

Nous touchons

Par le plus gros bout de notre âme  
A l'espèce de bonheur mol  
Dont me furent l'image même  
Quatre canards du lac de Côme.

— Je ne sais rien de ces canards.

# LES QUATRE CANARDS DU LAC DE CÔME

Il y avait un jour, dans le temps,  
Sur le rivage du lac de Côme,  
Quatre canards qui s'étaient assis.

Depuis le gésier jusqu'au croupion,  
Leur ventre épaté collait au sable.  
Parfois des vagues courtes et minces  
Que le soleil échauffait à point  
Se glissaient doucement sous leurs ventres.

Les quatre canards clignaient de l'œil  
Avec tant de lenteur satisfaite,  
Que bientôt les vagues revenaient  
Les lécher d'un mouvement pareil;

Et que moi qui, sur la berge,  
Debout, la tête au soleil,  
Voyais jouir cette chair,  
Je courus boire à l'auberge  
Une tasse de vin rouge.

III

DANS AMSTERDAM



# L'ARRIVÉE

Quoique nous marchions avec assurance,  
Je ne sais pas encore où nous allons.

Je sais bien que le sac est lourd;  
Il s'endort au bout de mon bras;  
Son sommeil passe dans ma chair,  
Gagne mon épaule et ma tête.  
Je deviens matière sans joie.

Mais tout en marchant avec assurance,  
Je ne sais pas encore où nous allons.

— A quoi bon t'inquiéter !  
Nous avons pour nous porter  
Un torrent de faces roses.

Ces gens-là vont quelque part;  
Et si l'on a fait un pont  
C'est qu'il sert à quelque chose.

— La rue, en effet, se charge de nous,  
Et nous mène au pont et nous le propose  
Sur un ton de conseil autoritaire.

Mais crois-tu la nature d'Amsterdam  
Simple comme une église de canton ?

Plus d'un mouvement tourne sans franchise.  
J'aperçois là-bas un petit brouillard  
Où doivent se plaire des dieux subtils;  
Et j'entends, au plus intime de l'air,  
Un ronronnement, un susurrement  
Qui nous avertit ou qui nous menace.

Lorsque l'on est pour s'endormir  
Dans une chambre italienne,  
Et que déjà l'on s'abandonne  
A la tutelle de la nuit,  
Voilà qu'un murmure rôdeur  
Dément le silence hypocrite :  
Un moustique est pris d'appétit  
Aux promesses de ton odeur.

— Moi, je n'ai pas de défiance.



Ici, tout me semble pareil  
A quelque femme âgée et riche.  
Mais rien n'a de tristesse encore  
Pour le nombre de ses années.  
Rien n'a l'angoisse de la mort;  
Et l'enfance qui vient d'ailleurs  
Est reçue avec un sourire.

# LE SOMNAMBULE

— Tu ne me parles pas !  
— Je ne puis pas parler.  
— Non, je sais, tu t'ennuies.  
Tu voudrais être seul.

— Je voudrais... Ma poitrine  
Est comme un puits fermé  
Par un couvercle en fer...  
Et deux barres appuient.

Pour ouvrir la bouche,  
Rien que pour l'ouvrir,  
Il me faut un brusque,  
Un cruel effort,  
Et pour dire un mot  
Tout l'élan d'un cri,  
D'un cri !

Par pitié

Laisse-moi me taire !

— Comme c'est amusant pour moi !  
Mais tu ne penses donc à rien ?

— Je pense... Non, tu as raison,  
Je dors, avec emportement,  
Dans une nuit trouble et muette.

Et comme la peau d'une bête  
Que l'on a retournée d'un coup,  
Le dessus, le dehors de moi  
Se trouve soudain le dedans.

Mais je ne veux rien expliquer ;  
Non ! Je dors en serrant les dents.  
Mille rêves entrent et sortent,  
S'étreignent, se battent, se tuent...

— Voici le chemin de l'hôtel.  
Nous le prenons ? Le soir fraîchit.  
Il est six heures à ma montre.

— L'heure qu'il est ? Tu me demandes  
L'heure qu'il est ? Je n'en sais rien.  
Je dors enroulé dans un temps  
Tout tirillé, tout distendu.  
Il y a mainte déchirure ;  
Et par endroit, une minute  
Qui se boursoufle énormément.

— Il est six heures à ma montre.

— Ah! malheur ! Tu m'as fait parler !  
Mais tu ne me réveilles pas.  
J'ai forcé pour ouvrir la bouche,  
J'ai poussé avec mes poumons !  
Et maintenant tu me soutes  
Malgré moi mes songes obscurs...

— Nous nous sommes trompés de rue !

# PROPOS DE TABLE

— J'ai mangé avec appétit.

La chère est un peu monotone.  
Ils abusent de leur jambon,  
Et de leurs tartines beurrées.  
Mais tout sent bon et tout est frais.  
La lumière même est si propre !  
Et les gens font un brave bruit.

— Tant mieux, ma fille ! mange encore !

— Nous sommes, je crois, sur la rue  
La plus passante de la ville.  
Tu sais comment elle s'appelle ?

— Oui ; le nom commence par Kal...  
Je regarderai sur le guide.

— Mais tu ne m'as toujours pas dit  
Ce que tu penses d'Amsterdam ?

— Je n'en pense rien ; je m'y trouve.

— Tu n'es qu'un menteur. A l'instant  
Je t'observais du coin de l'œil ;  
Tu pensais bien à quelque chose.

— C'est vrai ! Je pensais à Paris.

— A Paris ? Comme on se rencontre !  
Je venais d'y penser moi-même.

# SUR LA BUTTE-AUX-CAILLES

— Oui, je revoyais tout à coup,  
Quelque part sur la Butte-aux-Cailles,  
Une rue pâle et dépouillée.

Nous l'avons traversée un soir  
Au retour d'une longue marche.  
Il faisait assez clair encore;

Et l'on sentait autour de soi  
Cette vaillance un peu tremblante  
Qu'ont les beaux jours de Février.

Les maisons ? Elles devaient être  
Anciennes, basses, sans pouvoir,  
Déjà réclamées par la terre.

Mais la chaussée et les trottoirs,  
Le ciel les avait devant lui,  
Comme une offrande solennelle.

# PLACE DU TERTRE

— Et moi, je pensais à Montmartre.

Tu te rappelles ce printemps  
Qui était si beau, l'autre année ?  
Ces crépuscules longs et tendres  
Comme le cri d'un train au nord ?

Tu sais, quand nous allions dîner  
Sous les arbres, place du Tertre ?  
Des jeux d'enfants, des cris d'enfants  
Étaient le monde autour de nous.

Alors il suffisait d'entendre  
Une voix au bout de la place ;  
Il suffisait même de voir  
Une branche plus haut qu'un mur,

Pour se dire que le bonheur  
Venait de passer quelque part,  
Et qu'en se dépêchant, peut-être  
On le rattraperait encore.



# LE PLUS DOUX RÊVE DE PARIS

Attends ! Ma mémoire frissonne.  
Laisse-moi me rappeler tout !  
Le petit clocher de Saint-Pierre  
Était présent, derrière toi.

Il sonnait dans l'azur plus noir  
Une heure d'il y a cent ans.  
Je craignais comme une blessure  
Le point de la première étoile.

Mais le ciel avait beau noircir,  
On sentait du jour en dedans ;  
C'était pareil à une bouche  
Qui veut étouffer un soupir.

Alors la douceur de Paris  
Montait toute, place du Tertre ;  
Le plus doux rêve de Paris  
Fumait alors autour de nous.

# LE TREMPLIN

— Mais comment peux-tu penser à Montmartre  
Sans te rappeler cette forte rue  
Qui ramasse l'âme et la jette au ciel ?

On a monté pendant longtemps ;  
On s'arrête pour respirer ;  
La rue est là, comme un tremplin.  
L'âme ne peut se retenir,  
Elle glisse, elle est emportée,  
Elle quitte le sol d'un bond,  
Et passant au travers du jour  
S'en va tomber et rebondir  
Sur les toits bleus de Belleville.

# PLACE DE BITCHE

Et le port de la Vilette !

Il sonne dans ma mémoire  
Comme un camion de tôles  
Qui roule au trot sur un pont.

Être assis, Place de Bitche,  
A dix heures du matin,  
C'est un bonheur dru et dur !

Il vous naît au fond du corps ;  
Il pousse ; il fait pression ;  
Il veut sa place et son jour.

Mais on est comme les pierres  
De quelque trop vieille voûte ;  
Il vous descelle, il vous fend,  
— La brute ! — il vous démolit.

Tout souffre ensemble d'une dilatation.  
Quelqu'un de trop grand est comme étendu tout nu,  
Là-dessous, dans le sol gras et puant le gaz.

Il est couché de tout son long sous cette croûte  
De pavés, d'asphalte et de sable charbonneux.  
Mais il n'est pas mort ! Il respire rudement.  
Il force avec les ressorts couplés de ses côtes.  
Tout se soulève, se sépare, se démet.  
Deux docks, haut et bruns, sont l'un en face de l'autre,  
Visiblement disjoints par une violence ;  
Et l'eau qui est entre eux sort de leur déchirure.

IV

**DIALOGUE  
D'APRÈS-MIDI**



# LE DÉGOÛT

Voilà plus d'une heure qu'il tombe  
Une espèce de pluie distraite.

Le ciel est parti loin de nous,  
Qu'ont déjà quittés les étoiles.

Il ne reste qu'une lumière  
Sur la mouillure des trottoirs.

Qu'allons-nous faire ? Que veux-tu ?

Je me sens l'âme casanière  
Et lasse pourtant d'être ici.  
C'est un embarras sans issue.

J'ai beau penser aux vieilles rues  
De Saint-Merri et du Marais,  
Au cimetière de Picpus  
Et même au quai de la Râpée,  
Il ne s'éveille pas un muscle  
Dans ce corps perclus de repos.

# AU CENTRE D'AMSTERDAM

— Moi, je sais bien ce que nous allons faire.  
Il faut pousser la table près du feu ;  
J'apporterai mon aiguille et mon fil,  
Et quand nous aurons bu notre café,  
Tu me parleras de ce carrefour  
Qui est dans Amsterdam, au centre, et le plus fort.

— C'est une brave pensée ;  
Je m'en sens ragailardi.

Nous sommes debout ensemble  
Sur le bord d'un long refuge.  
Comme un archet doux au cœur  
Un trolley chante soudain.

Tais-toi ! Je l'entends encore,  
Ce chant qui ne mentait pas.

J'avais tort. Si loin qu'il pleuve,  
La vie est digne de nous.



Nous recevions l'avenue  
Comme un envoi de la mer.  
Nous avions place, en notre âme,  
Pour toute la multitude  
Qui nous était confiée.  
Ni stupeur, ni amertume !

Le son même de ma vie  
Fit un accord naturel  
Avec l'appel d'un vapeur  
Qui remuait sur le port.  
Et cette tour de la Bourse,  
N'était-ce pas notre bouche  
Qui la poussait comme un cri ?

# EN REVENANT DU LYCÉE

Il y a je ne sais combien d'années —  
J'étais différent de visage, alors,  
Mais tellement le même dans mon cœur  
Que j'en aurais presque de l'épouvante —

Donc, il y a des années, trop d'années,  
Nous étions deux, mon camarade et moi,  
Qui montions, un soir, la rue d'Amsterdam.

Nous avons passé tout un jour d'hiver  
Dans les replis de ce profond lycée  
Qui se cache et se creuse entre des rues,  
Et qui fait, là-bas, au plein de Paris,  
Une si surprenante cavité.

Tout un jour de demi-silence  
Inquiété par des murmures,  
Un jour d'ombre mal endormie  
Et que des lumières tourmentent.

Rue d'Amsterdam ! C'était un mot  
Qui se perdait comme un chien noir  
Entre des flammes, des rumeurs,  
Et des voitures.

Rue d'Amsterdam ! Voilà soudain  
Que nous pensons à ce nom-là !  
Voilà soudain que nous pensons  
A cette ville !

Oui, nous pensons distinctement  
Que la rue où est notre corps  
S'appelle du nom d'Amsterdam.

Qu'avons-nous dit alors ?  
Je ne m'en souviens plus ;  
Mais Amsterdam parut,  
Pesante de son peuple.

C'était une grand'rue  
Robuste et tortueuse,  
Un sol ancien chargé  
De maisons trop nourries.

Des tapis d'Orient  
Pendaient à des fenêtres ;  
Nos regards se frottaient  
A l'épaisseur du poil.

On sentait, en passant,  
Que les murs avaient chaud ;  
L'abondance des biens  
Donnait envie de rire.

# LE SOUVENIR DE KALVERSTRAAT

Et maintenant, dans la pénombre  
De cette après-midi mouillée,  
Dans la langueur de ma mémoire  
Qui se défend contre l'hiver,  
N'est-il pas beau que reparaisse  
Le souvenir de Kalverstraat ?

Vraiment, c'est une de ces choses  
Qui valent qu'on aime son âme.  
Jadis, dans un soir de Paris,  
Je fis le songe d'Amsterdam.

Et maintenant, devant ton pied,  
\* Entre le pouf et le foyer,  
Qui les réchauffe et les éclaire,

Je vois se tordre Kalverstraat  
Et ma grand'rue imaginaire  
Comme deux serpents enlacés.

# ÉLOGE DE KALVERSTRAAT

On ne peut comparer Kalverstraat  
Qu'aux personnes les plus vigoureuses  
Et qu'aux objets les plus résistants.

Il approche de ces dieux célèbres,  
Privés de toute sérénité,  
Mais si honorables pour l'Europe :

La Rue Montmartre, le Strand, la Rue  
Cannebière.

Il a le luisant, la dureté,  
Le ressort de ces pièces maîtresses  
Qui sont la raison d'un mécanisme.

On les fait du métal le meilleur;  
On les trempe pendant une nuit;  
Le sol, dans toute son épaisseur,  
N'a pas de matière plus serrée.

Auprès d'elles, de fameuses pierres  
Te semblent friables ou fondantes.  
Il y a comme de la fureur  
Dans leur façon d'être un corps solide.

# ON PARTIRAIT DE LONDRES

— Mais que diras-tu de ceci  
Qui n'est pas encore arrivé ?

Un jour, on partirait de Londres ;  
Le bateau serait à l'amarre  
Au dernier pont de la Tamise.  
Vois-le par un jour de Septembre  
Assez clair et assez brumeux.

Il y aurait des gens en gris  
Çà et là sur l'embarcadère ;  
Quatre musiciens mal vêtus  
Monteraient aussi avec nous.

Ils vont s'asseoir tout à l'avant,  
Pour que le vent fasse flotter  
Leur musique sur le navire.



Le premier porte un violon,  
L'autre un hautbois, l'autre une flûte,  
Et c'est une espèce de harpe  
Que le plus vieux tient dans ses bras.

Nous suivons le milieu du fleuve.  
Des navires sont en prison  
Dans les docks de Saint Katherine.  
Peut-être qu'ils seraient heureux  
De chanter ainsi sur la mer.

Et puis, l'on ne sait plus le nom  
De ces rivages repliés ;  
Et nous sortons de l'Angleterre  
Comme du jour, avec lenteur.

Toute une nuit dans la cabine.

Quelle aurore sur Amsterdam !

# ALLUSION

— Tu as de la chance; je t'envie.  
C'est un plaisir que de faire un rêve  
Quand on le saisit et qu'on le tient.

D'abord, tu sais qu'il est à toi;  
Tu l'as senti qui se formait  
Comme un soupir dans ta poitrine.  
Tu l'acceptes, tu le mesures,  
Tu le modules dans ta bouche.  
Il ne t'est qu'à peine rebelle,  
Juste assez pour te divertir.

Mais, au moment que je te parle,  
Il existe un rêve étonnant;  
Tu peux croire ce que j'en dis;  
Je suis renseigné sur son compte.

Il arrive sans vous prévenir,  
Et se sauve sans vous regarder.

Je ne l'ai jamais vu bien en face.  
Parfois, on reste plusieurs semaines  
Sans l'apercevoir, même de loin.

Où va-t-il donc pendant ce temps-là ?

Mais, quand il réparaît tout à coup,  
Il se développe une évidence  
Véritablement universelle ;

Et, dans une espèce de fanfare,  
Votre vie en bloc est soulevée  
Comme un poids au bout d'un bras tendu.

# PÉRORAISON

Ne vaut-il pas mieux que je me taise  
Sur cette chose majestueuse ?

J'en parlerai, comme il faut, plus tard,  
Quand le monde y sera préparé.

Regarde par la fenêtre :  
Il a cessé de pleuvoir ;

Une lumière guérie  
Remonte au ciel de la ville.

C'est alors que les trottoirs  
Semblent couler d'avenir.

Et l'on retrouve soudain  
Des cris qui s'étaient perdus.

Réjouis-toi ; les jours grandissent ;  
Chaque jour est un coup plus dur  
Porté plus profond dans la nuit ;

Et la matière des ténèbres  
Tantôt molle, tantôt cassante,  
Se pulvérise ou s'aplatit.

Là-bas, plus d'une rue encore  
Est un couloir sombre et pourri ;  
Mille mouvements malheureux  
S'y crochent comme une vermine.

Mais, un matin, devant sa porte,  
Un brocanteur s'apercevra  
Que l'axe même de la rue  
Aboutit au soleil levant.



# TABLE DES MATIÈRES





# TABLE

## *I. DIALOGUE DE VEILLÉE*

L'INQUIÉTUDE .. .. .	9
L'IMPATIENCE .. .. .	11
LE DÉPART IMAGINAIRE .. .. .	13
MARSEILLE .. .. .	14
LA COLLINE AUX PORTES DE BREST.. ..	17
LE PROJET .. .. .	22

## *II. CHEMIN FAISANT*

ODE EN EXPRESS. .. .. .	27
LA JOIE DU VOYAGEUR. .. .. .	29
L'INSOLENCE DU VOYAGEUR.. .. .	31
ANOR.. .. .	32
DANS LE PETIT WAGON BELGE, .. .. .	33
LE CHANGEMENT DE TRAIN .. .. .	35
L'ARRÊT D'UNE HEURE.. .. .	36
LA SOMNOLENCE DU VOYAGEUR .. .. .	39
L'ENTRÉE DANS LE TUNNEL .. .. .	40

LA SORTIE DU TUNNEL. .. .. .	42
LES QUATRE CANARDS DU LAC DE COME.	44

### III. DANS AMSTERDAM

L'ARRIVÉE .. .. .	47
LE SOMNAMBULE.. .. .	50
PROPOS DE TABLE .. .. .	53
SUR LA BUTTE AUX CAILLES .. .. .	55
PLACE DU TERTRE .. .. .	56
LE PLUS DOUX RÊVE DE PARIS. .. .. .	57
LE TREMPLIN .. .. .	58
PLACE DE BITCHE .. .. .	59

### IV. DIALOGUE D'APRÈS-MIDI

LE DÉGOUT. .. .. .	63
AU CENTRE D'AMSTERDAM. .. .. .	64
UN REVENANT DU LYCÉE.. .. .	66
LE SOUVENIR DE KALVERSTRAAT.. .. .	69
ÉLOGE DE KALVERSTRAAT .. .. .	70
ON PARTIRAIT DE LONDRES.. .. .	72
ALLUSION .. .. .	74
PÉRORAISON .. .. .	76

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE  
TRENTE DÉCEMBRE MIL  
NEUF CENT VINGT, PAR  
L'IMPRIMERIE COULOUMA  
A ARGENTEUIL.













PQ  
2635  
052V7

Romains, Jules  
Le voyage des amants

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

